

« Poches de résistance face à l'oppression et aux massacres », avocate Sapir Sluzker-Amran, *Ezrachion* (<https://ezrachion.org.il/en/english/>), 31.07.2025

## Introduction

Bienvenue à cette dernière séance de la semaine du programme « Yeux sur Gaza ». Une semaine de plus où continuent d'arriver des nouvelles horribles : rapports de famine, de massacres de masse et de violences en Cisjordanie et à Gaza. Il est difficile de ne pas sombrer dans le désespoir face à de telles scènes, face à de telles réalités. Pourtant, l'objectif de ces séances « Yeux sur Gaza » est aussi de préserver la possibilité d'agir même lorsque le désespoir est compréhensible, et de créer un espace pour réfléchir ensemble à des pistes d'action et de résistance. La séance d'aujourd'hui est précisément consacrée à cela. Notre invitée est Sapir Sluzker-Amran, avocate spécialisée en droits humains et militante, qui a mené de nombreuses luttes sociales et publiques. Elle abordera les poches de résistance face à la réalité de l'oppression et du massacre. Merci beaucoup, Sapir.

## Conférence

Bonjour ! Je suis ravie de vous rencontrer et heureuse de participer, même si j'aurais préféré que ce soit dans des circonstances plus heureuses. Le temps étant limité, je vais entrer directement dans le vif du sujet. Lorsqu'on m'a demandé sur quoi je voulais parler, j'ai réalisé que nous avons tous, plus ou moins, accès à une multitude d'informations — parfois même « trop » — sur ce qui se passe à Gaza. Ce qui semble manquer, c'est la compréhension ou un guide pratique pour planifier et s'engager dans des actions un peu plus efficaces. Ou, pour le dire autrement : beaucoup de choses se passent sur le terrain, mais il peut exister un sentiment que j'entends souvent chez les militants, vétérans comme novices, qui ne supportent plus ce qu'ils voient — un sentiment de futilité. « À quoi ça sert ? À quoi sert d'organiser ? Une conférence, une conférence-débat, une manifestation, une action directe ? » Et c'est ici que je veux commencer : je veux parler de ce qui, selon moi, est réellement efficace, et offrir un aperçu de ma vision du militantisme politique et social.

J'ai intitulé cette conférence « Poches de résistance » parce que je vois nos actions actuelles comme des opportunités de créer de petites poches de résistance — pour perturber, provoquer ou faire du bruit. Notre capacité à résister aujourd'hui est liée à la fois à notre perception de la réalité politique et à notre manière de la combattre efficacement. Est-ce que je pense que nous pouvons arrêter ce qui se passe à Gaza comme nous le souhaiterions ? Probablement pas. Soyons réalistes. Mais je pense que nous pouvons constamment nous remettre en question dans les actions que nous menons, et défier les autres, y compris le grand public juif israélien qui n'entend peut-être pas ce que nous entendons ou n'y est pas exposé.

En regardant la réalité politique, certains facteurs nous empêchent de nous engager dans ce que je considère comme un militantisme plus significatif ou percutant. Il existe un sentiment de déclin inévitable, de honte, de jusqu'où les choses peuvent tomber. Je le comprends à un niveau personnel, mais politiquement, il est crucial d'intérioriser qu'il n'existe pas de « fond » que nous atteindrions et où les choses s'arrêteraient. Nous faisons face à des acteurs dépourvus de honte. Nous pouvons ressentir de la honte à leur place, pour la société, pour le judaïsme, pour l'identité israélienne ou pour le sionisme — j'ai moi-même dépassé cela depuis longtemps — mais le fait est que ceux que nous affrontons poussent vers le bas sans retenue. Organisations messianiques d'extrême droite, groupes racistes, gouvernement qui soutient la suprématie juive — ils n'ont aucune honte. Si nous partons de ce postulat, nous devons organiser des poches de résistance efficaces, sans répéter des actions d'il y a 10 ou 20 ans ou issues de guerres passées. Ce n'est plus une guerre au sens traditionnel. Nous ne pouvons ni agir, ni réagir, ni parler de la même manière.

Analyser la réalité est essentiel pour nous organiser correctement. Si nous acceptons la réalité telle que je la perçois, nous passons de la lutte à la résistance — une manière de vivre, présente dans tout ce que nous faisons. Je considère cela comme une résistance efficace. Elle a même une dimension légèrement missionnaire : elle confronte, mais cherche constamment à engager le public, collègues, amis et famille. J'appelle ces initiatives « poches de résistance » car chaque fois que nous en créons une, nous ouvrons un petit espace pour infiltrer, perturber, provoquer et semer des graines de pensée critique, que nous entretenons ensuite pour encourager davantage de personnes à rejoindre, surtout celles qui ne sont pas encore exposées. Souvent, cela implique d'agir dans les espaces publics plutôt que de se retrancher dans des espaces virtuels ou des petits groupes.

Quelques exemples concrets : depuis début mai, nous nous organisons en tant que groupe civique indépendant, nous réunissant chaque semaine devant des bases aériennes avec des images d'enfants tués à Gaza, des appels explicites à la désobéissance, des tracts et des explications sur les raisons pour lesquelles la situation nécessite le refus. Ces actions confrontent directement les pilotes et leurs familles. Il est indéniable que cela est inconfortable. Ils n'accueillent pas forcément notre présence, mais ils ne peuvent rester indifférents. Ils sont obligés de regarder les photos, contraints à la discussion — même si elle est hostile, insultante ou diffamatoire. Ces discussions ont lieu, que nous soyons qualifiés de traîtres ou non — la visibilité s'impose.

Je dois ajouter une mise en garde : se tenir avec ces images ne peut être un acte d'auto-flagellation, une posture de honte pendant que les passants nous insultent. C'est une posture de responsabilité. C'est notre responsabilité collective — familles, amis, collègues, contribuables — et nous devons résister en conséquence. Autre exemple : la manière dont nous organisons la prévention du blocage des camions d'aide, à laquelle j'ai participé il y a un an. Les colons bloquent presque tous les jours les livraisons de secours, empêchant le transfert des fournitures. Ce sont des espaces où nous devons être présents, par des actions de confrontation, car il n'y a pas d'autre choix que d'agir.

Je vois cela comme faire ce que nous pouvons, ce que nous jugeons efficace. Si parler avec le conjoint d'un parent lors d'un dîner de Chabbat est efficace, je le ferai avec précaution mais de manière délibérée. Le défi est d'agir, de remettre en question le statu quo. Si dix groupes mènent la même action, cela ne m'intéresse pas de la dupliquer. Je cherche des scènes négligées : médias, journalistes qui n'ont pas été approchés, voire envoyer des messages à des rédacteurs pour perturber la complaisance. Enfin, les actions doivent constamment ouvrir de nouvelles scènes, de nouveaux fronts, apparaître lors d'événements de masse, festivals et fêtes. En ce sens, nous devons agir comme des « trouble-fête ». Bien que peu agréable, cela signifie — conceptuellement parlant — que nous devons agir comme la *Killjoy* féministe décrite par Sara Ahmed : toujours présentes dans les espaces pour insister sur ce que la société cherche à oublier, afin que l'amnésie collective soit impossible.